Document generated on 08/03/2025 7:27 p.m.

Topiques, études satoriennes
Topoï Studies, Journal of the SATOR

Amitié, solidarité et entraide féminines : spécificités d'auteurs femmes ?

Suzan van Dijk

Volume 1, 2015

Topiques de l'amitié dans les littératures françaises d'Ancien Régime

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1090073ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1090073ar

See table of contents

Publisher(s)

SATOR, Société d'Analyse de la Topique Romanesque d'Ancien Régime

ISSN

2369-4831 (digital)

Explore this journal

Cite this article

van Dijk, S. (2015). Amitié, solidarité et entraide féminines : spécificités d'auteurs femmes ? *Topiques, études satoriennes / Topoï Studies, Journal of the SATOR*, *1*, 1–17. https://doi.org/10.7202/1090073ar

Article abstract

Dans cet article je réfléchis sur l'éventuelle spécificité des narrations féminines, et notamment sur l'emploi de certains topoï narratifs. À la question « comment repérer ces topoï "féminins" ? », je donne comme réponse : par le recours à certains « topoï de la réception », bien spécifiques et susceptibles de nous orienter dans la bonne direction.

© Suzan van Dijk, 2015

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Amitié, solidarité et entraide féminines : Spécificités d'auteurs femmes ?

Ceci est une réflexion sur l'intérêt qu'il y a à établir des relations entre les textes narratifs, et à les étudier en se concentrant non pas sur les romans en entier, mais sur quelques éléments repérés à l'intérieur de ces textes jugés cruciaux, en l'occurrence : les topoi narratifs. Dans certains cas ceux-ci sont importants de par leur message émis et potentiellement reçu. Désireuse de prolonger une réflexion collective présentée il y a une dizaine d'années[1], je m'intéresserai plus particulièrement ici à des topoi présumés spécifiques aux écrits de *femmes* : comment confirmer cette spécificité ?

On pourrait penser que l'insistance sur quelques topoi précis risque de mener à une étude très incomplète de ces romans, mais la pratique Satorienne a déjà suffisamment démontré l'avantage que comporte aussi cette approche : elle permet d'insérer les textes dans des séries plutôt larges, puisque ces mêmes topoi, par définition, (ré)apparaissent dans d'autres narrations, ou dans des textes autres que narratifs. On peut donc s'attaquer ainsi à des questions qui dépassent le roman individuel, voire qui dépassent la littérature d'un seul pays (ou écrite en une seule langue). En l'occurrence je me concentre sur le « gender » des textes, et sur la question de savoir si des écrivains femmes ont pu se donner pour tâche de formuler des messages genrés[2]. Ceux-ci auraient pu être particulièrement pertinents pour d'autres femmes – lectrices ordinaires aussi bien que romancières inspirées par ces lectures –, alors que pour certains hommes ils auraient pu être indifférents ou dérangeants.

Je pars d'un exemple précis. Récemment, j'ai été amenée à regarder de plus près les trois romancières les plus célèbres du XVIII^{e} siècle hollandais, toutes nées autour de 1740 et mortes autour de 1805[3] : d'une part Betje Wolff et Aagje Deken, écrivant leurs romans en

[1] *Féminités et masculinités dans le texte narratif avant 1800. La question du « gender »*, 2002.
[2] Question qui est à l'ordre du jour dans le réseau NEWW (New approaches to European Women's Writing) que je dirige : projet collectif concernant l'écriture féminine en Europe, actuellement financé comme une Action COST (IS0901 « Women Writers In History », 2009-2013 ; *cf.* www.womenwriters.nl).
[3] Suzan van Dijk et Pim van Oostrum, « Sara Burgerhart et Marianne de La Prise. Réponse à Paul Pelckmans », 2011, p. 79-87. Voir aussi mon article « Isabelle de Charrière, une romancière qui regarde en arrière. Est-elle crédible ? », à paraître.

collaboration[4]; d'autre part leur contemporaine et compatriote Belle de Zuylen qui, elle, écrivait en français. Celle-ci, en outre, avait quitté la Hollande pour la Suisse après son mariage avec Charles-Emmanuel de Charrière en 1771. Les rapports ayant, oui ou non, existé entre ces trois romancières[5] ont fait l'objet de débats depuis plusieurs décennies[6] ; ceux-ci concernent indirectement la question de savoir si l'importance et l'originalité de Belle de Zuylen comme auteure ont suffisamment été reconnues par le public hollandais[7].

Betje Wolff et Aagje Deken, de leur côté, sont les auteures canoniques[8] de ce qui a été vu longtemps comme le premier roman hollandais : *Historie van Mejuffrouw Sara Burgerhart* (Histoire de Mademoiselle Sara Burgerhart, 1782). On sait qu'il a été lu par Isabelle de Charrière en 1783 ou 1784, et que peu après cette lecture, elle écrivit ses propres *Lettres neuchâteloises* (1784) : Charrière elle-même a écrit en 1804[9] que ce « roman hollandais » l'avait influencée, sans préciser toutefois sur quel point exactement. Pour arriver à comprendre le rapport – de simple ressemblance ou de cause à effet – entre les deux romans,

[4] Collaboration qui n'arrête pas d'intriguer les chercheurs : pour distinguer les contributions de l'une et de l'autre, on a aussi commencé à utiliser les moyens électroniques, notamment la stylométrie (*cf*. Karina van Dalen-Oskam, *De stijl van R*., 2013).

[5] Dans leurs correspondances, elles ne se mentionnent pas, et il n'y a aucune trace d'échange (mais : beaucoup de lettres ont disparu…).

[6] Et même bien plus tôt: le critique influent Potgieter, par exemple, suggérait dans une lettre datée de janvier 1864 à son collègue et ami Conrad Busken Huet (admirateur de Sainte-Beuve), qu'il devrait s'attaquer à une comparaison entre « Isabelle la française » et « notre bonne Betje ». Il venait alors de lire l'ouvrage de Pierre-André Sayous, *Le dix-huitième siècle à l'étranger, histoire de la littérature française dans les divers pays de l'Europe, depuis la mort de Louis XIV jusqu'à la Révolution française* (1861), qui attribuait une influence déterminante à un romancier français : « Quand on ne saurait pas que Mme de Charrière avait lu *Marianne*, on le devinerait en lisant ses premières compositions; elle avait gardé du chef d'œuvre de Marivaux, sans le vouloir, le tour de réflexion, les analyses subtiles et ces aveux naïfs de la passion qui a déjà dit son secret quand elle croit le chercher encore. C'est dans les *Lettres neuchâteloises* que cette influence, nous ne dirons pas cette imitation, est surtout sensible. Mais Marivaux, avec bien plus de finesse, ne trouve peut-être pas toujours des accents aussi justes, aussi caressants » (vol. 2, p. 113-114). Le compliment est de taille, mais il convient de préciser que dans sa correspondance Charrière ne semble pas mentionner Marivaux. Dans sa lettre, Potgieter n'entre pas en discussion à ce sujet ; quant à Busken Huet, il semblerait, étrangement, qu'il n'ait pas répondu à cette invitation.

[7] Avant de quitter les Pays-Bas, ses écrits avaient suscité l'enthousiasme de critiques influents qui auraient aimé qu'elle publie en néerlandais. Mais depuis son installation à Neuchâtel, et notamment après sa mort en 1805, son œuvre a été peu connue dans sa patrie – malgré des tournées de conférences faites par son biographe Philippe Godet à la fin du XIX^{e} et au début du XX^{e} siècle. Ce n'est que depuis les rééditions récentes (notamment de ses *Œuvres complètes*, 1979-1984) qu'elle commence véritablement à être vue comme une des gloires internationales de la Hollande.

[8] Quoique moins lues actuellement que Belle de Zuylen : leur biographe, P.J. Buijnsters, parle même – dans sa contribution au volume paru pour le bicentenaire de leurs morts – de leur « peu d'attractivité » (« Afscheid van Wolff en Deken », 2004, p. 186). *Sara Burgerhart* a été traduit en français par Henri Rieu : *Histoire de Mademoiselle Sara Burgerhart*, 1787. La traduction a eu droit à une deuxième édition en 1788. Le traducteur s'est servi de l'exemplaire d'Isabelle de Charrière (lettre de Claude de Narbonne-Pelet de Salgas à Isabelle de Charrière du 22 octobre 1784, dans *Œuvres complètes*, t. 2, p. 439).

[9] Dans une lettre adressée début janvier 1804 à un jeune ami hollandais Gérard Godard Taets van Amerongen (*Œuvres complètes*, t. 6, p. 558).

je m'intéresse ici à deux scènes, une dans chaque roman, qui semblent « partager » un même topos narratif.

C'est en comparant les deux romans sur ce point précis, que j'ai pensé sinon mathématiquement prouver, du moins suggérer, qu'en effet le premier a pu *engendrer* le second[10]. Il s'agit clairement dans les deux romans de scènes-clé, mais d'un roman à l'autre, on voit se produire une évolution intéressante. Les scènes en question contiennent chacune une occurrence d'un topos narratif qui figure dans *Satorbase* sous l'intitulé FEMME_AIDER_FEMME : « une femme aide une autre femme ». On peut se demander cependant si ce descriptif suffit pour rendre compte de la situation. Ces scènes contiennent, dans les deux cas, un élément supplémentaire, qu'il serait important de ne pas négliger, justement pour comprendre l'évolution menant de *Sara Burgerhart* aux *Lettres neuchâteloises*. A côté de l'aspect « aide », les deux scènes relèvent en effet de la thématique – proche, mais non identique – de « l'amitié et de la solidarité entre femmes ». S'agissant d'écrivaines conscientes de leur « gender »[11], ceci semble donner un sens supplémentaire aux événements racontés. Il faudrait peut-être trouver une façon de désigner ce sens supplémentaire au niveau du topos, à moins qu'on ne considère qu'il faille le réserver pour celui de l'interprétation…

Les deux romans en question

Certes, dans chacun des deux romans, l'amitié, en particulier l'amitié féminine, joue un rôle considérable. Dans *Histoire de Sara Burgerhart*, roman épistolaire polyphonique, Sara personnage éponyme est entourée de plusieurs amies, dont deux de son âge avec qui elle échange des lettres[12]. Dans les *Lettres neuchâteloises* – roman plus court – le nombre de personnages *et* de lettres est beaucoup plus petit : le personnage principal féminin, Marianne de la Prise, n'a qu'une seule amie comme interlocutrice quasiment unique, à qui elle rend

[10] Voir note n°3.
[11] Betje Wolff, par exemple, est une de celles établissant des listes de femmes écrivains de divers pays d'Europe, et pouvant servir d'exemple à d'autres femmes (*cf.* Suzan van Dijk et Tine van Raamsdonk, « 'Ik vermane mijne Sex: leer denken, net denken...' Betje Wolff en Jeanne Leprince de Beaumont: plagiaat of citaat zonder bronvermelding? », 1998, p. 346-356. Et on connaît la déclaration faite par une des figures féminines d'Isabelle de Charrière, à propos d'une réaction à un projet qu'elle avait formé : « 'Il est bien d'une femme', dites-vous: à la bonne heure, je suis une femme, et j'ai une fille. […]; j'ai du faible pour mon sexe » (Isabelle de Charrière, *Lettres écrites de Lausanne* [1785], 5e lettre, dans *Œuvres complètes,* t. 8, p. 147).
[12] Le total des lettres figurant dans ce roman est de 175 ; 43 d'entre elles sont échangées avec ces deux amies.

compte de ce qui lui arrive (les réponses ne sont pas présentées aux lecteurs)[13]. Ce n'est qu'uniquement à cette amie qu'elle communique ses sentiments. L'amitié entre femmes et le rôle de l'amie sont aussi régulièrement thématisés[14]. Mais ce n'est pas là ce qui nous intéresse le plus par rapport à la SATOR. Par contre, les deux scènes auxquelles je viens de faire allusion et qui illustrent moins l'amitié qu'une forme de solidarité féminine menant à un mouvement d'entraide, justifieraient une précision à ajouter à notre topos. Pour vraiment rendre compte de la situation imaginée dans ces deux romans et de l'évolution entre eux, FEMME_AIDER_FEMME aurait besoin de se faire compléter ainsi : *CONTRE_HOMME*. Néanmoins, la question se pose de savoir si les différentes modalités d'entraide féminine et les circonstances qui les entourent, ont besoin chacune de sa propre variante au niveau de la dénomination : jusqu'où la création de nouveaux topoi peut continuer? Nous reviendrons là-dessus.

Lettres neuchâteloises

D'abord expliquons-nous et commençons – en adoptant l'ordre non-chronologique que ma recherche a suivi – par la scène que présente, en 1784, Isabelle de Charrière dans la 21e de ses *Lettres neuchâteloises.* Analysée, il y a quelques années, de façon très convaincante par Monique Moser[15], elle concerne trois personnages : la femme qui est « victime », celle qui l'aide, et l'homme auquel elles « s'opposent ». Les deux femmes ne sont *pas* des amies à proprement parler, ne serait-ce qu'en raison de la différence de classe : il s'agit de Marianne de la Prise, jeune fille de bonne famille neuchâteloise, et de sa couturière, Julianne C. L'homme, Henri Meyer, est un Allemand venu travailler, depuis peu, dans un bureau de commerce à Neuchâtel. Marianne et lui s'étaient déjà vus à plusieurs reprises, lors de concerts et de promenades, et se sentaient intéressés et attirés l'un par l'autre. Cependant, Julianne et Henri s'étaient également rencontrés : dans la rue. Il l'avait aidée lorsqu'elle avait glissé dans la neige. Mais cette chute en avait entraîné une autre : un bref contact avait existé entre eux, que Julianne avait interrompu. Peu après cependant elle était venue se confier à Marianne et lui avait dit qu'elle était enceinte d'Henri.

[13] Le nombre total de lettres dans les *Lettres neuchâteloises* est de 30 ; 7 d'entre elles sont adressées par Marianne à son amie Eugénie de Ville.

[14] *Cf.* : « Voici, ma chère Eugénie, l'hiver qui recommence ; un second hiver de dissipation, d'étourdissement, que je passerai sans amie, et vraisemblablement sans plaisir », et : « C'est une douce chose que la sympathie de deux cœurs qui semblent faits l'un pour l'autre. Si nous vivions ensemble, nous n'aurions peut-être besoin de rien de plus pour être heureuses; je t'avoue qu'alors je serais fâchée de te voir marier » (Isabelle de Charrière, *Lettres neuchâteloises* [1784]. dans *Œuvres complètes,* t. 8, p. 62-63).

[15] Monique Moser-Verrey, « Leaving the castle: the avenues of creation », 2006, p. 21.

Notre scène se passe lors d'un rassemblement de la bonne société de Neuchâtel, auquel bien sûr Julianne n'est pas présente. Marianne de la Prise, jusque-là discrète et presque timide, a tout d'un coup changé. Ayant reçu les confidences de Julianne, elle se pose, telle un-e juge, en face d'Henri, au beau milieu de cette assemblée et avec pour « témoin » un ami commun de Neuchâtel, qui en tant que comte y jouit d'un certain statut. D'un ton autoritaire, Marianne s'adresse à Henri, lui faisant comprendre qu'elle sait, et lui demandant ce qu'il compte faire. Fort intimidé, il promet de prendre financièrement soin de l'enfant et de la mère, laissant décider Marianne de la façon qu'elle jugera la plus appropriée. Cette scène montre donc une femme défendant une autre femme *contre* un homme ; Charrière pousse l'insolence jusqu'à la faire raconter par Henri Meyer lui-même, dans une des lettres à son ami Godefroy Dorville. La narration adopte ainsi la perspective de l'homme accusé, que l'on voit même *approuver* l'aide apportée par Marianne à cette autre femme, contre lui-même : « Elle a préservé une femme de l'affreuse misère, du vice, peut-être de la mort; et un enfant de l'opprobre, et peut-être aussi de la mort, ou d'une longue misère[16] ». C'est une façon inouïe de traiter cette matière: faire écrire ceci par celui-là même qui est le père de cet enfant, et qui le sait. On a peine à imaginer que cette création ne s'appuierait pas sur une situation soit prise dans la vie réelle[17], soit lue sous une forme moins complexe.

Sara Burgerhart

Étant donné le lien établi par Isabelle de Charrière elle-même[18], en 1804, on est bien obligé de procéder à une comparaison entre *Sara Burgerhart* et les *Lettres neuchâteloises*. Plusieurs parallèles entre les deux romans ont été relevés précédemment[19], mais pour la scène entre Marianne de la Prise et Henri Meyer, on ne semble pas en avoir trouvés. Pourtant il y en a une, ici aussi, qui apparaît comme cruciale, et en effet similaire à celle des *Lettres*

[16] Isabelle de Charrière, *Lettres neuchâteloises*, dans *Œuvres complètes,* t. 8, p. 85. Dans les lettres précédant celle-ci, la catastrophe avait été en quelque sorte annoncée. Il écrivit à son ami pour lui dire qu'il avait quelque chose sur le cœur : « Comment te raconter tout ce que j'ai à te dire ? Me blâmeras-tu ? Me plaindras-tu ? » (*Ibid.*, p. 79).
[17] On sait qu'Henriette Monachon, domestique d'Isabelle de Charrière, se trouva enceinte à deux reprises, sans être mariée. Voir ci-dessous.
[18] Voir note n° 9.
[19] Tels par exemple les personnages utilisant (dans leurs lettres) des parlers locaux. On pourrait, si on voulait, mentionner que les jeunes hommes qui seront les élus des personnages féminins principaux, portent les mêmes prénoms (Hendrik et Henri) et sont des personnages plutôt sérieux, qui travaillent tous les deux dans un bureau commercial. Voir aussi Suzan van Dijk et Pim van Oostrum, « Sara Burgerhart et Marianne de La Prise. Réponse à Paul Pelckmans », 2011, p. 82 (mentionné note n° 3).

neuchâteloises, annonçant elle aussi le dénouement de l'intrigue. C'est à nouveau une occurrence de *FEMME_AIDER_FEMME_CONTRE_HOMME[20].

Au centre de ce « roman hollandais », on trouve Sara Burgerhart (nom qui signifie : « cœur de citoyen »), jeune fille de bonne famille dont les parents sont morts. Un vieil oncle (célibataire) est son tuteur, plein de bonne volonté, veillant sur elle à distance. Il a été d'accord pour qu'elle quitte la maison de la tante – célibataire aussi et ridiculement dévote – qui l'avait recueillie à la mort de ses parents. De sa propre initiative, la jeune fille s'installe chez une dame âgée qui faisait déjà office, non seulement de logeuse, mais aussi de mentor pour plusieurs de ses amies. Sara parle d'elle comme étant son « amie maternelle[21] », la « meilleure des femmes[22] ». Dans ce roman ouvertement inspiré par les romans « masculins » de Richardson[23], elle n'est pas seulement entourée d'amies, mais aussi de plusieurs jeunes hommes, candidats pour l'épouser. Il s'agit de frères d'amies (que Sara apprécie inégalement), d'un jeune homme que son nom de famille prédestine (« Edeling » a une connotation de noblesse notamment morale) et aussi d'un certain « Mr. R ». Comme personnage celui-ci est parfaitement comparable au « Mr. B » dominant *Pamela* – à ceci près que les deux Hollandaises lui ont donné beaucoup moins de pouvoir, et l'ont relégué dans une position secondaire. Les frères des amies créent un certain mouvement dans le roman et constituent un cadre aux personnages principaux : Sara elle-même et les deux hommes qui font clairement contraste autour d'elle: Hendrik Edeling *vs* Mr. R. (*good vs bad guy*).

Dans ce roman, le topos *FEMME_AIDER_FEMME_CONTRE_HOMME correspond à une constellation de personnages et de rôles quelque peu différente de celle que créerait plus tard Charrière. Le personnage principal, Sara, n'est pas celle qui *apporte* de l'aide, mais celle qui *est aidée* par une fille de classe inférieure ; l'homme contre lequel se poursuit et se réalise – contrairement à ce qui se passait chez Richardson – cet acte de solidarité est évidemment le méchant « Mr. R ». Après avoir réussi à amener Sara avec lui vers un jardin privé situé à l'extérieur d'Amsterdam, celui-ci annonce qu'il compte faire d'elle ce qui lui plaît, et que vu l'éloignement du lieu, il lui sera impossible d'appeler au secours. En effet, dans un premier temps les cris de Sara n'ont aucun effet. Cependant, tout d'un coup, un domestique vient

[20] Pour le roman néerlandais, l'importance de cette scène et du personnage féminin qui la domine n'avait pas – à mon avis – été reconnue (ou : assez reconnue ?) comme telle.
[21] Betje Wolff et Agatha Deken, *Historie van Mejuffrouw Sara Burgerhart* [1782], 1980, t. 2, p. 507.
[22] *Ibid.*, p. 582.
[23] Voir la préface du roman (*Ibid.*, t. 1, p. 110). Il faut d'ailleurs se souvenir que Richardson était entouré de femmes, ce qui aurait expliqué un certain degré justement de « féminité » dans ses romans.

convoquer Mr. R pour un problème avec ses chevaux. Alors une toute jeune fille, anonyme dans un premier temps, arrive et réussit à cacher rapidement Sara dans la maison de son père qui est le jardinier de la propriété, dans sa propre chambre, à l'intérieur d'une armoire[24]. Plus tard, la fille revient, donne à boire à Sara et l'accompagne jusqu'à la maison d'une dame, à nouveau âgée, d'où elle arrive finalement à rentrer chez elle. Il est clair que c'est grâce à cette aide spontanée et efficace que Sara échappe au sort cruel que Mr. R lui avait réservé.

Le lecteur apprend ses péripéties, non pas par une lettre de Sara elle-même, mais dans une série de trois lettres, écrites par le bon Hendrik Edeling à l'attention de son frère. Ce n'est pas que Sara lui en ait *parlé*, mais elle avait rédigé un récit de toute l'histoire pour la communiquer à ses amies, et l'aînée d'entre elles, sa « mentor », avait cru bon de passer le papier à Hendrik. C'est, peut-être, ce qui « annonce » la perspective masculine qu'utiliserait également Charrière pour décrire la scène qui nous intéresse dans les *Lettres neuchâteloises*. Mais ici c'est le « noble » protecteur de Sara qui en profite pour formuler également les inquiétudes qu'il avait eues concernant celle qu'il aime. Ces angoisses et le choc que l'aventure avait produit font que finalement Sara se rend compte de l'amour qu'elle ressent pour Hendrik – ce qui va amener un dénouement parfaitement « classique ».

Liens d'inspiration et d'influence

Comme dans sa lettre de février 1804 Charrière n'a pas précisé la nature de l'influence subie, on ne peut que *supposer* – ou déduire d'une comparaison – quel a pu être, dans son esprit, le lien entre les deux romans. Il y en a donc plusieurs, mais celui-ci semble être plus significatif que les autres : ces deux scènes comportant le même topos, où une femme détermine le cours des événements dans une direction bénéfique pour un autre personnage féminin, correspondent bien aux prises de position « féministes » de nos romancières. On les connaît grâce à certains pamphlets et déclarations trouvés dans leurs correspondances[25]. Et on imagine bien que le lien entre les deux narrations se noue ici. Cependant, la différence entre les deux scènes, représentant l'évolution du premier roman au second, est tout aussi notable. C'est elle qui m'intéresse ici, ainsi que la question d'ordre méthodologique de savoir si elle réclame d'être marquée au niveau de la *description topique* (par l'application d'un topos supplémentaire ?), ou bien si cette différence relève de *l'interprétation* du chercheur –

[24] *Ibid.*, 139e lettre, t. 2, p. 588.
[25] Voir aussi note n° 11.

autrement dit, s'il s'agit d'une donnée *objective* (ou objectivable) ou bien d'un passage susceptible d'être interprété de façon *différente*, notamment par des lecteurs hommes ou femmes.

Je commence par formuler ma propre interprétation (à considérer éventuellement comme « féminine » ?). Il me semble qu'entre la scène « hollandaise » et la scène « suisse », il y a un rapport de surenchère. Comme elle en avait l'habitude et ne pouvait s'en empêcher, même en traduisant par exemple[26], Charrière a effectivement pu partir de ce qu'elle avait rencontré et qui lui convenait, laissant de côté ce qui l'intéressait moins. Prenant, probablement, la scène de la fille du jardinier comme point de départ, elle aurait ainsi *continué* la réflexion amorcée par ses consœurs sur les rapports d'agressivité (ou non) entre hommes et femmes, et de la potentielle solidarité entre femmes. Elle aurait créé une constellation de personnages plus complexe et rendu la situation plus aiguë. Alors que Wolff et Deken placent Sara entre le bon Hendrik et le méchant Mr. R, Isabelle de Charrière situe, voire coince, Henri Meyer (ni bon, ni méchant) entre deux femmes, qui d'une manière bien spécifique sont, elles aussi, à l'opposé l'une de l'autre. La différence de classe est maintenue mais inversée : c'est la « mieux placée » qui va défendre l'ouvrière. L'aide n'est plus un mouvement spontané, mais clairement réfléchi, mis en scène et menant à une intervention publique. Et l'homme de l'histoire non seulement est sympathique et jeune, mais avait même été *vierge*, jusqu'à ce premier rapport sexuel (non agressif) qui le mettait dans cette situation de futur père à laquelle il n'était, bien sûr, nullement préparé.

Isabelle de Charrière a dû être ravie de voir Sara défendue contre l'agresseur par une autre fille (par opposition à ce qui se passait dans *Pamela*[27]), mais dans son propre roman elle va bien plus loin. La spontanéité naïve de la fille du jardinier, qui a besoin de la deuxième dame âgée afin de finir de sauver Sara, est « remplacée » dans les *Lettres neuchâteloises* par l'attitude de juge que la jeune Marianne adopte, en plein public et en face de son « accusé », qui est aussi son éventuel fiancé. Celui-ci fera tout ce qu'elle lui demande de faire, et Julianne aura son avenir financièrement assuré. Ainsi ces deux romans illustrent les effets potentiels du

[26] Suzan van Dijk, « 'Les femmes me sont toujours de quelque chose' : Isabelle de Charrière rencontre Elizabeth Inchbald », 2008, p. 399-411.

[27] Charrière est étonnée de la passivité féminine telle que décrite par Richardson dans *Clarissa* : « J'ose pourtant reprocher à Richardson que pour laisser ce sort [de Clarisse] s'accomplir, il fait rester [son amie] Miss Howe plus immobile que son amitié et son caractère ne le comportent » (Note de l'auteur dans Isabelle de Charrière, *Suite des Trois femmes*, dans *Œuvres complètes*, t. 9, p. 135). Cette surprise, elle l'a sans doute ressentie aussi à propos de l'attitude de Pamela elle-même.

sentiment de solidarité entre femmes – en ce sens que Charrière, ayant renforcé et compliqué les problèmes, munit les deux jeunes femmes d'une certaine indépendance : Julianne, la « victime », est quand même quelqu'un qui vit de son propre travail, et Marianne possède une dose de confiance en soi que souvent l'éducation féminine de l'époque ne favorisait pas.

D'autre part, alors que l'histoire de Sara Burgerhart se termine non seulement par une série de mariages – impliquant les diverses amies de Sara *et* la jeune fille qui l'avait sauvée –, mais même par la naissance de plusieurs enfants, confirmant par-là une « normalité » bourgeoise, Isabelle de Charrière, selon ses habitudes, procure un dénouement ouvert, qui n'a pas manqué de gêner. Elle fait en sorte qu'Henri Meyer à la fin du roman s'éloigne pour soigner un ami malade à Strasbourg, tout en suggérant que le mariage entre Marianne de la Prise et Henri Meyer aura sans doute lieu, dans un futur plus ou moins proche. Quant à Julianne, elle aura son avenir certes assuré, mais sans qu'elle n'entre dans aucun mariage.

L'échelle plus large et la SATOR

Ces trois romancières – les deux premières « révolutionnaires » par rapport à la norme que semblait encore représenter *Pamela* de Richardson, la troisième dépassant encore celles-ci – ont leur place dans notre base de données intitulée *WomenWriters* : elles font partie d'une liste de plus de 4500 (pour l'instant) auteures de tous les pays d'Europe, dont plus de 800 Hollandaises et plus de 800 Françaises, actives avant le début du XX^{e} siècle. Dans notre entreprise collaborative[28] nous nous préparons à les étudier collectivement : y a-t-il des rapports entre ces productions « féminines » (en ce sens que leurs « messages » seraient comparables)? Ou bien, entretiennent-elles des rapports de cause à effet (ces femmes ayant été lues les unes par les autres puis commentées et/ou retravaillées)? Le cas de Wolff, Deken et Charrière semblerait bien l'indiquer, mais il s'agit bien sûr de le montrer à une échelle plus importante et de considérer leur degré de représentativité par rapport au corpus.

L'objectif de retrouver le lien qui semble exister entre ces deux romans féminins (féministes ?) et aussi entre ces deux et d'autres, fait donc partie d'un projet plus vaste. En l'occurrence, il tire son importance du fait que vraisemblablement il n'y avait pas que Wolff, Deken et Charrière pour imaginer des scènes manifestant des intentions peut-être « proto-

[28] Voir note n°2.

féministes ». Si par rapport à nos ambitions, l'exemple est évidemment minuscule, il ne laisse pas de suggérer (espérons-le !) que nous pourrons nous situer à une échelle au-dessus grâce à l'utilisation des topoi Satoriens pour dépister des parallèles. Le dépistage nous apprendra d'abord si des occurrences de topoi similaires se retrouvent chez d'autres écrivaines, et aussi, si des femmes ont continué de créer des variantes. Finalement : est-ce qu'on peut distinguer un « débat » qui se poursuivrait, et auquel pourraient avoir aussi participé des hommes – non seulement de façon « passive » comme c'est ici le cas pour Richardson, mais en réagissant et en utilisant peut-être des topoi « opposés » ?

Comme je l'ai dit, le topos FEMME_AIDER_FEMME est accrédité dans *Satorbase*. Grâce à la citation et au co-texte ajoutés, on constate que ce ne sont pas *toutes* les écrivains femmes qui situent leurs récits d'entraide féminine dans un contexte d'agression masculine. Dans les *Mémoires d'Henriette-Sylvie de Molière* de Mme de Villedieu, la *menace* (masculine) semble être moins dominante que dans les deux exemples que je viens de détailler. Le rajout _CONTRE_HOMME semblerait donc – pour nos cas – être utile afin de signaler cette distinction[29]. Cependant, jusqu'où faut-il continuer à spécifier ? Pour une base de données comme la nôtre, on a certes besoin d'une classification des écrits de femmes, qui puisse rendre compte par exemple de ces degrés de « proto-féminisme », mais on se souvient des paroles d'Henri Coulet qui suggérait de s'en tenir plutôt à des catégories plus globales[30] – quitte à laisser ensuite l'interprétation (humaine) poursuivre le travail. Cependant, ceci suppose une lecture complète des textes, ce qui par rapport aux grandes quantités contenues dans des bases de données comme *WomenWriters* n'est pas toujours envisageable[31].

Pour éviter de créer à l'infini de nouveaux topoi, il faudrait peut-être imaginer de pouvoir appliquer, sur des scènes comme les deux qu'on vient d'étudier, *plusieurs* topoi narratifs à la fois, de façon à pouvoir faire plusieurs « coupes » à travers des corpus différents. En l'occurrence, *Satorbase* contient (dans la catégorie « Sexualité agressive ») un autre topos, intitulé AIDER_CONTRE_VIOL. La phrase correspondante se lit : « Un personnage

[29] Les occurrences montrent d'ailleurs qu'un romancier homme peut être proche de ses collègues femmes : il s'agit de Marivaux (*Les effets surprenants de la sympathie*, 1713) pour lequel les tendances à un certain « féminisme » ont déjà été discutées souvent. (Néanmoins l'importance de Marivaux pour Charrière semble minime ; voir note n° 6).

[30] Propos d'Henri Coulet lors du colloque SATOR de 2000 à Amsterdam : il y a souvent, dans la base, trop peu d'occurrences par topos, et trop de topoi qui sont trop proches l'un de l'autre. Voir Henri Coulet, « La SATOR : progrès et évolution depuis 1986. Un point de vue personnel », 2002, p. 5.

[31] Certes, dans un article comme celui-ci, nous nous penchons en détail sur un petit nombre de textes, mais c'est bien dans l'idée de pouvoir utiliser les conclusions pour l'approche de quantités importantes.

[homme ou femme apparemment ?] en aide un autre [homme ou femme à nouveau ?] à échapper à une tentative de viol ». C'est bien ce que faisait la jeune fille par rapport à Sara Burgerhart, et on pourrait imaginer de l'appliquer à ce roman. Le parallèle n'est que partiel puisque les onze occurrences recueillies et présentes dans *Satorbase*, toutes accréditées, ne concernent que des personnages *masculins* (inventés par des écrivains hommes), qui se présentent en héros pour sauver une fille ou une femme[32]. La comparaison (bien que réduite pour l'instant) est donc utile puisqu'elle permet de confirmer la spécificité supposée des choix faits par nos écrivaines : pour Wolff et Deken créant une scène où l'héroïsme *féminin* (combiné avec la jeunesse) du personnage actif paraissait essentiel, et encore davantage pour Charrière imaginant une scène où justement le viol (qui n'en était pas un) n'avait *pas* été empêché ! En alignant la scène de *Sara Burgerhart* sur les occurrences présentes dans *Satorbase* pour AIDER_CONTRE_VIOL, on aperçoit l'audace du duo de romancières hollandaises, remplaçant des sauveurs mâles par une héroïne encore presque enfant. Mais en comparant pour *FEMME_AIDER_FEMME_CONTRE_HOMME, on se rend compte que c'est Charrière qui utilise les vraies potentialités de la situation[33]. Du coup, elle est en train de se rapprocher d'une féministe dûment reconnue comme telle, car la narration charriérienne cache un *discours* : celui que formulerait un peu plus tard Olympe de Gouges.

Isabelle de Charrière s'est en effet donné la possibilité de faire dire ouvertement par une femme (fictionnelle il est vrai) ce qu'Olympe de Gouges réclamerait en 1791 dans sa *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne*. D'après l'article 11, toute femme devait pouvoir dire à l'homme dont elle portait un enfant : « *je suis mère d'un enfant qui vous appartient* », et dont il serait par conséquent financièrement responsable[34]. La différence c'est que dans les *Lettres neuchâteloises* Julianne ne le dit pas librement elle-même – comme Gouges le voulait –, mais qu'elle passe par l'intermédiaire d'une autre femme, qui occupe une position lui permettant de se faire écouter. Mis à part ce « détail » relevant de la solidarité entre femmes par-delà les différences de classes, on aperçoit la proximité entre l'emploi d'un topos narratif (dans une fiction) et celui d'un argument (dans le discours) – proximité mise en avant par Jan Herman[35]. On peut dire aussi que la ressemblance est entre Olympe de Gouges

[32] Cinq d'entre elles proviennent de Restif de la Bretonne, et non seulement montrent un *homme* sauvant la femme, mais présentent le narrateur lui-même dans ce rôle héroïque.
[33] Le fait qu'elle puisse ainsi manifester un esprit complètement indépendant est peut-être à mettre en relation avec le fait qu'elle ne vit pas de sa plume.
[34] Olympe de Gouges, *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne* [1791], 1993, article 11, p. 208.
[35] *Cf.* Jan Herman, « Qu'est-ce que le topos narratif pour la Sator ? », 1996, en ligne sur satorbase.org.

défendant des femmes anonymes et Marianne de la Prise prenant la parole à la place de Julianne. La comparaison entre les deux romans fait, ensuite, ressortir que la fille du jardinier, elle, ne se tait pas non plus, mais c'est à Sara qu'elle parle, lui disant qu'elle savait depuis longtemps que ce Mr. R avait « de mauvaises façons avec les filles[36] ».

Le geste de solidarité montré par cette fille du jardinier envers Sara Burgerhart est donc frappant puisqu'il va à l'encontre du manque quasiment complet de solidarité féminine dans *Pamela*[37]. Mais dans les *Lettres neuchâteloises*, il est d'autant plus impressionnant que d'une certaine manière on pourrait considérer les deux femmes comme « rivales » par rapport à Henri. Un romancier plus « traditionnel », disons, aurait pu les présenter ainsi – retombant dans un de ces topoi narratifs familiers illustrant la rivalité féminine, tel que FEMME_VENGER_(SE)_PAR_JALOUSIE, attesté par exemple chez Marivaux. Et cette façon de faire aller des personnages contre la « normalité[38] » doit être considérée comme la preuve d'une originalité certaine non seulement, mais aussi comme une prise de position. Cependant, faut-il l'attribuer à la perspective de l'auteur femme en général, ou à l'audace particulière et individuelle d'Isabelle de Charrière[39] ?

A ce propos, on peut évidemment rappeler qu'un peu plus tard, en 1792 et en 1796, la romancière allait aussi, dans sa vie personnelle, pratiquer l'entraide féminine, lorsque sa servante Henriette Monachon se trouvait enceinte, et que Charrière refusait à deux reprises de la renvoyer – comme on le réclamait autour d'elle[40]. Cependant, ce n'est pas le renvoi à la présence d'éléments biographiques, dont par hasard nous disposons, que nous voudrions faire servir à confirmer nos interprétations. Dès lors, sur quoi nous baser pour « extraire » d'un texte romanesque des occurrences de topoi significatifs ? La comparaison qui précède se veut ici un guide ou un exemple, pour indiquer l'importance à attribuer à la *réception* contemporaine. De même que la lecture faite par Charrière de *Sara Burgerhart*, nous a

[36] Betje Wolff et Agatha Deken, *Historie van Mejuffrouw Sara Burgerhart* [1782]*,* t. 2, p. 589.
[37] Notamment après le remplacement de Mme Jervis par Mme Jewkes, que par ailleurs il serait intéressant de comparer à Mademoiselle du Tour servant de geôlière à Julie d'Arnonville – celle-ci lui disant : « Taisez-vous, […] enfermez-moi, mais sortez » (Belle de Zuylen*, Le Noble* [1763], dans *Œuvres complètes,* t. 8, p. 29).
[38] Romanesque? Sociale? Les deux sont probablement liées.
[39] Jusqu'à très récemment des lecteurs ont eu des problèmes à comprendre le sens du message. A propos de l'interprétation récente publiée par Erik Leborgne dans son édition de *Trois romans d'Isabelle de Charrière* (2011), Valérie Cossy se demande par exemple dans son compte rendu : « comment Leborgne arrive-t-il à la conclusion que Marianne de la Prise 'oblige son amant à réparer sa faute en épousant Julianne' (p. 10) ? Il ne nous semble pas que la 'vingt-troisième lettre' signifie cela (p. 64-65) ? » : *Cahiers Isabelle de Charrière / Belle de Zuylen Papers* , 2012, vol. 7, p. 141.
[40] Cecil P. Courtney, *Isabelle de Charrière (Belle de Zuylen). A biography*,1993, p. 471-474 et p. 620-622.

« dirigées » vers la scène de l'entraide « anti-viol », ce sont aussi les réactions aux *Lettres neuchâteloises* qui sont susceptibles de montrer ce qui a paru frapper les lecteurs contemporains. Et de même que dans sa vie privée Charrière suscitait ainsi des colères, la position adoptée par Marianne de La Prise ne fut pas appréciée par tous les lecteurs. C'est en fin de compte *grâce à* ces réactions négatives que nous sommes en mesure actuellement d'apprécier l'audace et ce qu'on peut appeler la « modernité » de Charrière, qu'elle soit plus généralement féminine ou spécifique à cette romancière.

Le passage par la réception contemporaine

A une époque « post-féministe » comme la nôtre, on imagine volontiers que l'important corpus d'écrits féminins inventorié dans la base *WomenWriters* (qui contient des références pour plus de 500 romans « féminins » du XVIII^{e} siècle) doit contenir un bon nombre de scènes semblables aux deux traitées ici. Mais *comment y repérer* les viols tentés, commis, empêchés, punis ; les grossesses involontaires ainsi que les interventions d'entraide féminine, sans avoir la possibilité ou le temps de lire de A à Z ces centaines de romans ? Il y a là un problème d'ordre pratique dont la solution serait utile pour arriver à une bonne compréhension du degré d'exceptionnalité de nos auteures. Les « Digital Humanities » vont certes pouvoir nous aider – mais comment ? Numériser les textes et chercher au niveau du vocabulaire n'est pas une option : comme on l'a vu, le terme de *viol* n'apparaît ni chez Wolff et Deken[41], ni chez Charrière[42].

Ayant donc besoin de repérer des passages supposés topiques comme ceux que nous venons de voir, je propose de profiter de la « sélection » réalisée jadis par les contemporains et notamment d'avoir recours aux « pré-lecteurs » que sont aussi les critiques. Claude Labrosse avait montré qu'ils l'étaient pour les lecteurs de l'époque[43]. Mais ils peuvent l'être aussi pour nous. Ils nous font sentir très concrètement que la communication littéraire se poursuit à l'intérieur d'un cadre et avec un horizon d'attente, auquel l'ouvrage peut correspondre, mais dont il peut aussi s'éloigner. C'est ainsi que nous nous munissons d'une mesure pour apprécier par exemple l'originalité d'un-e auteur-e qui s'oppose, de façon plus ou moins forte,

[41] Mr. R., pourtant bien explicite, demande à Sara si elle le croit fou au point de laisser s'échapper une proie qu'il a sous la main (Betje Wolff et Agatha Deken, *Historie van Mejuffrouw Sara Burgerhart*, 1782, t. 2, p. 586).
[42] Un outil comme *Voyant* pourrait probablement nous rendre des services intéressants ici. Voir aussi Madeleine Jeay et Stéfan Sinclair, « En quête d'amitié. Approches méthodologiques pour l'analyse automatisée d'un corpus électronique », dans ce même volume.
[43] Claude Labrosse, « Fonctions culturelles du périodique littéraire », 1985, p. 65.

aux représentations d'« esclavages » féminins comme celui de Pamela, dépourvue d'aucune aide féminine à partir du moment où la bonne Mme Jervis avait été remplacée auprès d'elle par l'horrible Mme Jewkes. Ces « pré-lectures » se présentent à nous de façon aisément consultable : dans les volumes réunissant les livraisons de périodiques, de plus en plus souvent numérisés qui plus est.

Le cas de la non-correspondance à l'horizon d'attente peut donc être très utile aux chercheurs qui s'intéressent aux prises de positions audacieuses comme celles dont nous parlons. Concernant des écrits de femmes – ou du moins de certaines femmes – ce cas semble se produire suffisamment pour que nous puissions nous en servir. La scène extraordinaire imaginée par Charrière a été, en effet, *réprouvée* par ses lecteurs contemporains : on en trouve la trace dans un article publié par Henri David de Chaillet, journaliste, alors ami de Charrière, qui dans un compte rendu des *Lettres neuchâteloises*, résumait aussi les réactions des Neuchâtelois devant cette même scène que je viens de discuter :

> Etait-ce à une jeune fille, a-t-on dit, à parler à un jeune homme, qu'elle n'a vu que deux ou trois fois, d'une ouvrière qui se dit grosse de lui? où sont les bienséances? Mais ce jeune homme, elle l'aimait: il y avait de la sympathie entre ces deux âmes[44].

L'argument massue est évidemment l'appel aux « bienséances », mais il est accompagné d'une référence à l'impossibilité d'un rapport entre cette jeune fille et une ouvrière, et à la non-crédibilité d'une ouvrière qui pourrait bien avoir un simple besoin d'argent. La seule façon dont ce critique puisse faire comprendre et accepter l'attitude de Marianne, est en rappelant que le jeune homme avait de la sympathie pour elle – malgré tout. Se concentrer sur ce passage précis serait donc justifié par l'attention (négative) que des contemporains y avaient déjà apportée.

Une éventuelle spécificité féminine peut donc se laisser retrouver par *la comparaison aux commentaires et aux réécritures masculins*, qui serviraient de point de départ à l'analyse. Les « déviations » (dans les réécritures) ou les jugements négatifs (dans les commentaires) très souvent ne concernent pas le roman tout entier, mais certains éléments précis : des passages où on trouve des topoi comme ceux étudiés, et qui seraient à considérer, si on veut, comme « féministes ». Les critiques formulent alors une surprise ou une indignation (les leurs ou celles d'autres lecteurs) suscitées par ce que l'auteure avait écrit : cela ne correspondait *pas* à

[44] Henri-David de Chaillet, *Nouveau Journal de littérature et de politique de l'Europe et surtout de la Suisse*, 15 juin 1784, t. 1, p. 425-438.

ce que l'on attendait d'une femme. Remontant en amont à partir des dires de Chaillet, on trouve l'exemple qu'a fourni pour Charrière *Sara Burgerhart*, roman qui lui-même réfère explicitement à *Pamela*.

Niveau pratique

En prenant ainsi comme point de départ, pour l'analyse des textes, leur *réception*, on a avantage à se munir d'instruments semblables aux topoi narratifs qui distinguent les divers éléments de l'intrigue. En l'occurrence, on pourrait avoir recours à un « topos » caractérisant ce type de réception, et qui s'intitulerait : « élément jugé non conforme aux normes en vigueur pour le comportement féminin ». Vu la diversité terminologique possible pour exprimer cette observation, il faudra – pour le moment encore – faire appel à l'œil humain, mais le passage par le « pré-lecteur » facilite grandement l'opération. Et c'est ainsi que le critique de l'époque arrive à guider le chercheur moderne vers des innovations suggérées par certaines romancières – qu'elles soient, d'ailleurs, femmes ou hommes.

Il reste que, par cette approche, on est toujours assez loin de ce qu'ont pu écrire des femmes plus conformistes, peureuses, ou en manque d'argent, et que la question concernant la spécificité féminine est toujours ouverte….

Suzan van Dijk

Bibliographie

BUIJNSTERS, P.J., « Afscheid van Wolff en Deken », dans Peter ALTENA et Myriam EVERARD (éds.), *Onbreekbare Burgerharten. De historie van Betje Wolff en Aagje Deken,* Nimègue, Vantilt, 2004, p. 185-188.

DE CHARRIÈRE, Isabelle, *Lettres Neuchâteloises* [1784], dans Jean-Daniel CANDAUX *et al*. (éds.), *Œuvres complètes de Belle de Zuylen/Isabelle de Charrière*, Amsterdam, Van Oorschot, 1980, t. 8, p. 35-90.

COSSY, Valérie, Compte rendu d'Erik Leborgne, *Trois romans d'Isabelle de Charrière* (2011), dans *Cahiers Isabelle de Charrière / Belle de Zuylen Papers*, 2012, vol. 7, p. 140-142.

COULET, Henri, « La SATOR : progrès et évolution depuis 1986. Un point de vue personnel », dans Suzan VAN DIJK et Madeleine VAN STRIEN-CHARDONNEAU (éds.), *Féminités et masculinités dans le texte narratif avant 1800. La question du « gender »*, Peeters, Louvain-Paris, Sterling (La République des Lettres 6), 2002, p. 1-11.

COURTNEY, Cecil Patrick, *Isabelle de Charrière (Belle de Zuylen). A biography*, Oxford, Voltaire Foundation et Taylor Institution, 1993.

VAN DALEN-OSKAM, Karina, *De stijl van R.*, La Haye, Huygens ING, 2013.

VAN DIJK, Suzan, « 'Les femmes me sont toujours de quelque chose' : Isabelle de Charrière rencontre Elizabeth Inchbald », dans Jean-Pierre DUBOST, *Topographie de la rencontre dans le roman européen*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise-Pascal, 2008, p. 399-411.

— « Isabelle de Charrière, une romancière qui regarde en arrière. Est-elle crédible ? », dans Anne COUDREUSE et Catriona SETH (éds.), *Le temps et la mémoire des femmes*, Paris, Garnier, à paraître.

— et Tine VAN RAAMSDONK, « 'Ik vermane mijne Sex: leer denken, net denken...'. Betje Wolff en Jeanne Leprince de Beaumont: plagiaat of citaat zonder bronvermelding? », dans *Tijdschrift voor Nederlandse Taal- en Letterkunde*, 1998, vol. CXIV, n°114, p. 346-356.

— et Pim VAN OOSTRUM, « Sara Burgerhart et Marianne de La Prise. Réponse à Paul Pelckmans », dans *Cahiers Isabelle de Charrière / Belle de Zuylen Papers*, 2011, vol. 6, p. 79-87.

Féminités et masculinités dans le texte narratif avant 1800. La question du "gender", Leuven, Peeters (La République des Lettres 6), 2002. [S. van Dijk et M. Strien-Chardonneau (éds.)].

DE GOUGES, Olympe, *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne* [1791], Paris, côté-femmes, 1993.

HERMAN, Jan, « Qu'est-ce que le topos narratif pour la Sator ? », en ligne sur le site satorbase.org.

JEAY, Madeleine et Stéfan SINCLAIR, « En quête d'amitié. Approches méthodologiques pour l'analyse automatisée d'un corpus électronique », contribution à la conférence SATOR *Topiques de l'amitié*, Victoria juin 2012. http://web.uvic.ca/~amitie/index%20resumes.html

LABROSSE, Claude, « Fonctions culturelles du périodique littéraire », dans Claude LABROSSE et Pierre RETAT (éds.), *L'instrument périodique. La fonction de la presse au XVIII^e siècle*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1985, p. 11-136.

MOSER-VERREY, Monique, « Leaving the castle: the avenues of creation », dans Suzan VAN DIJK et al. (éds.), *Belle de Zuylen / Isabelle de Charriere. Education, creation, reception*, Amsterdam-New York, Rodopi, 2006, p. 17-45.

Œuvres complètes de Belle de Zuylen/Isabelle de Charrière, Amsterdam, Van Oorschot, 1979-1984, 10 vol. [J.-D. Candaux et al. (éds.)].

SAYOUS, Pierre-André, *Le dix-huitième siècle à l'étranger, histoire de la littérature française dans les divers pays de l'Europe, depuis la mort de Louis XIV jusqu'à la Révolution française*, Paris, Amyot, 1861.

WOLFF, Betje et Agatha DEKEN, *Historie van Mejuffrouw Sara Burgerhart* [1782], La Haye, Martinus Nijhoff, 1980, 2 vol. [P.-J. Buijnsters (éd.)].